

Avec Bardet dans le Cantal

A peine remis d'un Giro éreintant, Romain Bardet est venu repérer les 50 derniers kilomètres de la 11e étape du Tour de France qui s'achève au Lioran. Un final musclé avec l'enchaînement Néronne, Pas de Peyrol et Perthuis. La dernière occasion de sa carrière de briller sur ses terres auvergnates.

Le décor est figé en ce début de matinée. La vue qui s'offre à nous, à la fenêtre de notre hôtel, est spectaculaire. Le silence est de mise dans la vallée du Mars, au cœur du Cantal. Seul mouvement perceptible, celui des nuages qui dévoilent la cime du Puy Mary. Dans un peu plus de quarante jours, cette quiétude laissera place à la ferveur populaire. La 11e étape du Tour de France fera étape à la station du Lioran, le 10 juillet prochain, avec un concentré explosif de montées emblématiques du Cantal dans le final. Si ce jour-là les regards du grand public seront rivés vers l'affrontement des favoris, les spectateurs locaux n'auront d'yeux que pour l'homme du pays. Le même qui n'avait pas pu participer à la fête lors du dernier passage de la course au maillot jaune chez lui, en 2020, après une lourde chute et une commotion cérébrale dans cette étape s'achevant au Puy Mary. Romain Bardet a une nouvelle histoire à écrire ici, ou plutôt à terminer, avant de pouvoir refermer le livre. Si l'Auvergnat, en fin de contrat à la fin de la saison avec son équipe, n'a pas encore annoncé ses projets pour l'année prochaine, il sait que ce 11e jour de course sera la dernière opportunité de sa carrière de gagner une étape sur ses terres. Que rêver de mieux pour ce qui sera « peut-être mon dernier Tour de France », glisse l'intéressé d'un ton énigmatique. « J'ai l'impression de l'avoir beaucoup fait. C'est bien quand on y est acteur, je ne veux surtout pas le faire pour subir, et l'an dernier, ça a été compliqué. Je n'étais pas top, ensuite je suis tombé, et ça je ne veux pas le revivre. Pour moi, ce n'est pas une récompense d'y participer, il faut pouvoir faire quelque chose. » C'est dans ce but qu'il a dû rapidement se remobiliser. Car contrairement aux adeptes de l'altitude, le natif de Brioude n'a pas passé les trois dernières semaines à choyer ses jambes et son corps à 3000 m, et un tel crochet n'est pas au programme des cinq prochaines : « J'ai connu une époque où j'ai tiré bénéfice de ces stages car j'en faisais beaucoup plus que la plupart. Mais je suis passé de coureur le plus assidu à coureur qui fait comme tout le monde. Tous ceux qui vont briller en juillet ont les dents qui rayent le plancher. Hormis Pogacar, ils ont tous passé trois semaines en altitude, ils ont une fraîcheur et un niveau de forme optimal, donc on a des trajectoires opposées. Puis, je ne veux pas repartir en stage loin de ma famille, je ne les ai pas vus de l'année, et ma performance sur le Tour passera aussi par mon bien être mental. »

En cette matinée du 29 mai dans le village du Falgoux, à un mois tout pile du grand départ depuis Florence, Romain a la mine fermée. Difficile à lire dans son regard un peu évasif si sa tête est davantage au Tour qui se profile déjà ou bien au Giro qu'il vient tout juste d'achever péniblement à la 9e place du général. La faute notamment à « une journée sans » sur la 20e étape dominée, une fois encore, par Tadej Pogacar en quête du doublé Giro-Tour, « et il va le faire. L'année dernière il n'a pas eu la préparation idéale, là ça sera le cas », tranche Bardet. De son côté, les prétentions sont tout autres. Même s'il n'a jamais fait partie de ces personnages extravagants du peloton, sa gestuelle est inhabituellement lente à l'heure où les volets des habitations de la localité cantalienne sont encore fermés. Le corps semble marqué et se remet encore de trois semaines éprouvantes : « A la minute actuelle, je me sens super fatigué, j'ai les jambes de bois. Il y a toujours ces quelques jours agréables après un grand tour car on rentre à la maison, mais le contraste est saisissant. On est un peu perdu, les nerfs relâchent et c'est un peu délicat. Je me laisse une semaine pour suivre mes envies, mais après, il faut que je me remette à faire le métier car le Tour est impitoyable. »

Et comme si sa casquette de coursier n'était pas suffisamment lourde à porter, l'amoureux du Cantal - sous toutes ses formes - est depuis 2018 ambassadeur du département afin d'y promouvoir la pratique du cyclisme. Une nouvelle responsabilité justifiée par son attachement viscéral à ces paysages et reliefs dans lesquels il s'entraîne « depuis plus de 20 ans, j'ai l'impression de me fondre dans le décor ici ». C'est sous cette étiquette que l'homme aux deux podiums sur la Grande Boucle - 2e en 2016 et 3e en 2017 - quitte le village du Falgoux, il est 9h30. Notre guide du jour est parti pour un peu moins de deux heures d'effort. Il s'élance en repérage des cinquante derniers kilomètres de l'étape qui relie Evaux-les-Bains au Lioran (211 km). En levant les yeux à la sortie du Falgoux, le Puy Mary, reconnaissable entre tous par sa silhouette pyramidale, se dresse face à lui. Ce vestige du plus grand stratovolcan d'Europe nous fait l'honneur d'être dégagé. A peine le temps d'y jeter un coup d'œil que notre éclaireur vire à droite, c'est parti pour le feu d'artifice. Le col de Néronne se dresse immédiatement sur son chemin. Le jour du Tour, cette montée interviendra après 165 km de course exigeante, et ses 3,8 km à 9,1% feront office d'amuse-bouche pour les postulants à la victoire. Sa pente constante et ses virages incessants suffisent à en faire un col compliqué malgré sa faible distance. Après la bascule, on retrouve un long faux plat descendant, dont il est difficile d'évaluer l'inclinaison exacte à vue d'œil, « qui ne permettra à personne de souffler, il faudra constamment pédaler », prévient Bardet. Ces 5 km moins exigeants s'achèvent au

passage d'un rétrécissement sous lequel s'écoule l'eau d'un petit ruisseau dont la forêt est jonchée. L'élan de la partie descendante propulse à toute vitesse le grimpeur auvergnat dans le Pas de Peyrol. L'iconique montée se décompose en deux parties. La première se poursuit dans la forêt avec des pourcentages réguliers qui n'excèdent pas les 6%. Une portion qui lui ferait presque mauvaise pub puisqu'elle n'en reflète pas la difficulté. Non, les choses sérieuses commencent en réalité à trois kilomètres du sommet. « On sort de la forêt et on passe sur des grandes lignes droites à 13%. Ce n'est pas très long, mais on a l'impression de ne pas avancer, c'est très difficile psychologiquement », assure le grimpeur du team dsm-firmenich PostNL. « Avec 3m30 d'avance sur le peloton au pied de l'ascension, ça pourrait suffire pour aller au bout. » Un seul et unique virage vient couper cette pente « interminable », le même qui avait été envahi et recouvert d'un damier orange par les rugbymans du RC Saint-Cernin en 2020. Pour ce retour dans le Cantal, le rendez-vous de cette fête à ciel ouvert est donné dans le col suivant.

Les derniers mètres d'ascension se font à coup de petites relances et le replat est plus que bienvenu. Au sommet, un petit vent frais vient nous rappeler que l'été n'est pas encore arrivé. Une pause s'impose, un premier état des lieux aussi : « Je suis nul. Je n'ai pas encore vraiment coupé depuis le Giro. Les sensations ne sont pas terribles », confie Bardet. L'impression visuelle du départ se confirme, la tête ne sait pas vraiment où elle est et les jambes, elles, ne sont pas du tout là. Avant de repartir, il prend tout de même le soin de poser devant la sculpture « le Vélo » de l'artisan local Emmanuel Hébrard. L'ambassadeur prend son rôle à cœur.

Place à la descente désormais, l'expert des environs prend du champ. Peu technique mais rapide, elle forcera les retardataires à se faire quelques frayeurs « avec des courbes qui se prennent à l'aveugle. La connaître, ça reste un avantage pour moi », se réjouit-il. Vinokourov connaît bien cette descente aussi mais garde un tout autre souvenir. En 2011, il y avait lourdement chuté et abandonné. L'entrée dans Mandailles marque la fin de cette portion en dévers. C'est là qu'on retrouve notre coureur échappé, stoppé par le maire du village, Philippe Fabre. Rien n'aurait pu lui faire rater le passage du convoi dans sa commune. Lui aussi porte plusieurs casquettes puisqu'il occupe également la fonction de président du Grand Site de France « Puy Mary - Volcan Cantal ».

Le changement de braquet est radical à la sortie de Mandailles, au moment de contourner l'église pour rejoindre le col de Perthus. Le placement au pied sera primordial car « le peloton sera déjà très étiré avec la descente. Il y aura facile 30 secondes entre le premier et le 40e coureur au pied », analyse-t-il. Si tout se passe bien, il n'aura pas à se soucier de ce détail car « je ne voudrais pas rester dans le peloton ce jour-là. Il y a

pas mal de chances que la gagne soit dans l'échappée », poursuit celui qui se présentera au départ de Florence dans le but de gagner une étape sans se préoccuper du général. « Ça me réjouit, c'est mon premier Tour de France dans cet état d'esprit. J'ai la volonté de profiter un peu plus des à-côtés, en me relevant en fin d'étape par exemple. Je l'avais un peu fait sur la Vuelta l'année dernière, mais sans trop d'entraînement et ça avait été plutôt une réussite, forcément j'ai hâte. » Une remise en question forcée pour aborder les grands tours due à l'évolution de ses qualités. « La constance était mon point fort avant, c'est devenu mon point faible. Mais cette année, le parcours est assez bien ventilé, ce qui va m'offrir des plages de récupération suffisantes. » Il garde forcément en mémoire sa récente 2e place sur Liège-Bastogne-Liège et veut en faire sa ligne de conduite durant trois semaines afin d'éviter tout regret. « Je veux qu'on revoie ce Romain Bardet là. Je compte rentrer dans le Tour tambour battant car plus le temps avance, et plus c'est dur de gagner. Les jours où je ne serai pas devant, j'essaierai de sauver le maximum d'énergie pour être à 100% quand j'attaquerai. Ce qu'a fait un Woods (vainqueur au Puy de Dôme) ou un Poels (vainqueur de la 15e étape) il y a un an, je sais que physiquement j'en suis encore capable. »

Après le sommet du col de Perthus, le plus dur est derrière nous. Sa descente est roulante, et « permettra de récupérer de l'effort précédent. L'avant-dernier virage avant la route nationale fait un grand droite, on était passés à toute vitesse dedans en 2016, mais avec des freins à patins. Maintenant avec des freins à disque, ça peut être piégeux », craint-il. La reconnaissance du parcours se poursuit sur une large route qui monte légèrement, peu favorable à un homme seul, avant de récupérer une voie plus restreinte pour gravir l'ultime côte répertoriée de la journée. Le col de Font de Cère (3,3 km à 5,8%) ne devrait être qu'une formalité à passer avant de plonger vers l'arrivée au Lioran dont les derniers mètres remontent légèrement. Notre cortège motorisé est le premier à passer la ligne d'arrivée du jour matérialisée par une bande jaune au sol et une bâche accrochée à des barrières rappelant l'événement. Outre ces deux éléments, difficile à imaginer cette station désertique reprendre vie avant l'arrivée des prochains flocons. Les téléphériques font grise mine, les chalets ont perdu tout leur charme hivernal, le Lioran est comme sans vie. Seule éclaircie dans ce flot de grisaille, celle d'un maillot bleu et blanc aux touches d'orange qui se dandine délicatement sur son vélo, Romain Bardet en termine. L'heure est au bilan, et la stratégie à suivre lui paraît limpide : « Durcir dès le Falgoux, partir en haut du Puy Mary, faire la descente et mettre tout le monde à la limite dans les premiers kilomètres de Perthus car c'est sans doute là où tout va se jouer. » Et ce n'est pas Greg Van Avermaet, vainqueur au Lioran en 2016 dans un final identique

à celui de 2024 qui dira le contraire. Il avait acquis son succès dans ce col décisif en lâchant son dernier partenaire d'échappée et compatriote Thomas De Gendt. Parfaite démonstration que cet enchaînement de cols relativement courts n'est pas qu'à la portée des grimpeurs, Romain Bardet précise même : « On est sur un profil plutôt propice aux puncheurs, avec des efforts de 10-12 minutes. »

Même si le plan de course semble parfaitement ancré dans sa tête, bon nombre de ses concurrents, et notamment les favoris, pourront avoir coché l'étape : « Si j'étais un des quatre fantastiques, ce serait une bonne journée pour attaquer. Je sais à qui je vais dispenser mes conseils ce jour-là. Pour la petite histoire on avait envisagé que j'accueille Remco (Evenepoel) ici pour faire une reconnaissance ensemble, mais malheureusement, il n'a pas eu le temps. C'est une étape qui lui va comme un gant. » Le Brivadois voit bien le champion de Belgique « enchanter le Tour à un moment où un autre, même si ce n'est pas pour le général. Il va générer beaucoup d'attente, beaucoup d'espoir, il incarne un cyclisme dans lequel je me retrouve. Cette tendresse vient des moments de faiblesse qu'il a connus. On l'a toujours vu à l'épreuve, on le voit souffrir, il ne renvoie pas la même impression que Pogacar et Vingegaard. Après, comme on dit, au départ il ne sera pas avec des trois et quatre (*NDLR, le plus bas niveau régional*). » Parmi eux, Primož Roglič qui est venu en personne repérer le final de l'étape. Preuve, s'il en fallait encore une, que cette journée dans le Cantal va compter.